

LE PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

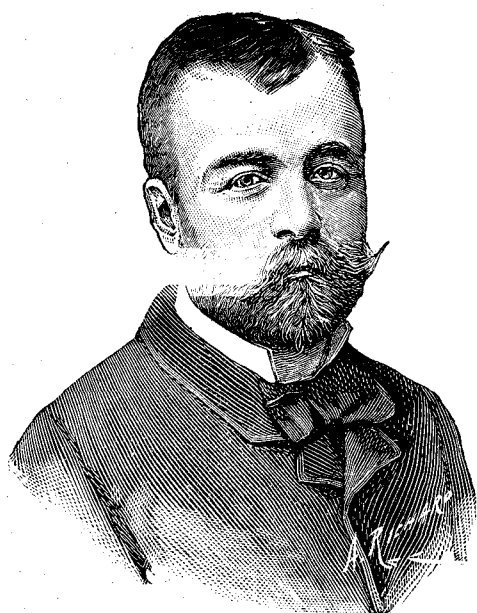
SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

TROIS MOIS. 2' »
 SIX MOIS. 4' »
 UN AN. 8' »



M. LAVISSE



M. Lavissee, professeur et historien, le nouvel élu de l'Académie française, est né à Nouvion, en Thiérache (Aisne) en 1842.

Elève de l'Ecole Normale supérieure il fut professeur d'histoire au lycée Henri IV, passa son doctorat en 1875 et devint professeur d'histoire moderne à la Faculté des lettres de Paris (1888).

Il s'est fait une grande renommée par les publications qu'il a données sur les Allemands. Ses études sont d'un patriote éclairé et d'un penseur éminent. Il n'écrit rien qui ne soit vrai au jugement de sa conscience.

On remarque parmi ses principaux ouvrages : *les Etudes sur l'une des origines de la monarchie prussienne*, *les Etudes sur l'histoire de Prusse 1876* et *l'Essai sur l'Allemagne impériale 1887*.

M. Lavissee s'est occupé aussi de réformes universitaires dans un livre intitulé : *Questions d'enseignement national*. Outre les ouvrages ci-dessus mentionnés, il a publié : *Leçons préparatoires et première année d'histoire de France* ; *Récits et Entretiens familiers sur l'histoire de France* (1883) *Sully* et *Trois Empereurs d'Allemagne*.

M. Lavissee a été élu membre de l'Académie française le 2 juin dernier.

Sommaire

M. Lavissee.	LA RÉDACTION.
Causerie.	LUCIEN.
Echos artistiques.	P. B.
Nos Théâtres.	X.
Montpellier.	GUILO.
L'Orfèvre (chant royal).	G. de MYRTE.
Fabien Etcherani.	DESPLANTES.
Le Passé (poésie).	J. TROCCON.
Le triomphe posthume de Berlioz.	ARGUS.
Silhouettes de maris.	R. TRÉMADEUR.
Le Bocage dévasté (poésie).	R. D'ARMAGNAC.
Bulletin financier.	X.

CAUSERIE

Il faut, quoique le sujet soit délicat à traiter, que je dise cependant quelques mots d'un *artiste* qui, en ce moment fait — avec et sans calembour — beaucoup de bruit dans le monde.

Il ne s'agit pas — comme vous pourriez le croire — de M^{lle} Delnat, qui vient de se révéler dans les *Troyens*, de Berlioz, et que les critiques signalent déjà — malgré ses dix-sept ans — comme une étoile de première grandeur.

L'artiste dont je parle est un spécialiste, nul ne l'a encore précédé dans la carrière qu'il parcourt avec éclat, c'est le cas de le dire.

Comment se nomme-t-il? On l'ignore. Modeste comme tous les hommes de génie, il n'a pas dit son nom, et s'intitule simplement *Le Pétomane*. Ce mot me dispense d'en dire plus long et révèle sa spécialité.

C'est à Paris, au Moulin-Rouge — un lieu où, si les roses y fleurissent, ne fleurissent pas les rosières — que le Pétomane donne ses *auditions*, qui sont très suivies par le monde le plus élégant, le plus select et le plus aristocratique. L'art purifie tout.

Le Pétomane, qui est d'une correction parfaite, se présente au public costumé en gentilhomme fin de siècle : habit rouge, culotte de soie, souliers à boucle. Il prend place sur une estrade, salue les spectateurs, et le sourire sur les lèvres, le corps penché en avant, annonce qu'il va, pour débiter, faire entendre quelques bagatelles comme « le premier soupir de la jeune fille, le cri suprême de la belle-mère, » etc., etc.

Après l'exécution de ces bagatelles, l'artiste aborde les grands morceaux; mais ne croyez pas que ce sont — comme se sont plu à le dire les journaux — des variations sur le *Carnaval*

de Venise, avec accompagnement d'orchestre. C'est très bruyant sans doute mais nullement musical.

Il n'y a là en réalité, dans cette audition dite musicale, qu'une malpropre mystification dont les journaux parisiens sont les véritables auteurs, car ce sont eux qui — se moquant du public — ont lancé cet étrange artiste, en train grâce à la badauderie parisienne, de faire fortune. Les journaux dont je parle ne sont pas — comme vous pourriez le croire — les feuilles boulevardières, aimant à rire et cultivant la gaudriole et auxquelles on permet la plaisanterie, mais des journaux graves, sérieux, — comme le *Matin*, pour en citer un — qui, dans des articles en première page, S. V. P., ont célébré très spirituellement, je le reconnais, la gloire immense du Pétomane.

Avouez cependant que les Parisiens ont mis quelque naïveté à accepter pareille mystification. Je soupçonne fort que les Lyonnais y auraient mis moins de bonne volonté, aussi j'engage fort le spécialiste en question à ne pas tenter l'aventure de venir donner des représentations à Lyon, car il pourrait fort bien lui arriver d'avoir l'instrument, dont il joue en virtuose, brisé par des coups de pied administrés quelque part.

Zola, dans son roman *la Terre*, a mis en scène un personnage dont la grande plaisanterie consiste à faire certains bruits qui, entre campagnards remplacent paraît-il les mots spirituels, et qui font beaucoup rire. On a trouvé l'invention de Zola d'un goût douteux; mais un livre se lit d'ordinaire dans la solitude, et s'il fait rougir il n'y a personne pour le voir. Il n'en est pas de même des auditions publiques, et je me demande quelle tête doivent faire les gens distingués — car on prétend qu'ils appartiennent au gratin parisien — se rencontrant au concert du Pétomane, et de quelle façon ils s'y prennent pour formuler leurs appréciations sur tel ou tel morceau.

Bien étrange doivent être les conversations qui s'échangent entre grandes dames au *five o'clock*.

— Avez-vous entendu le Pétomane?

— Certainement, qui donc ne l'a pas entendu? C'est la *great attraction* du jour.

— Pour ma part je le trouve unique dans la façon de filer un son.

— Et quelle vivacité dans les attaques!

— C'est charmant.

— Délicieux, original.

Au train dont va l'enthousiasme, il ne faut pas désespérer d'entendre prochainement le Pétomane dans les soirées particulières où il remplacera les artistes de la Comédie-Française disant des monologues.

La spécialité de l'artiste n'a pas manqué de donner lieu à de nombreuses plaisanteries; elles étaient faciles, J'en choisis deux dans le tas :

En se rendant au théâtre de ses succès, le baryton (façon Rabelais) du Moulin Rouge glisse sur une pelure d'orange et tombe assis sur son séant.

On s'empresse autour de lui, on le relève.

— Vous ne vous êtes pas fait mal ?

— Mais non, mais non.

— Vous auriez si bien pu vous casser la voix !

Il cause, le soir, avec deux musiciens de l'Orchestre :

— Moi, dit l'un d'eux, je trouve qu'un artiste n'a jamais trop de soin. J'astique mon piston chaque jour deux fois plutôt qu'une.

— Je suis comme vous, dit l'autre, mon hautbois m'est plus cher que la prune de mes yeux.

— En voilà des affaires ! reprend négligemment notre homme. Ah ! bien moi, ce que je m'asseois sur mon instrument !...

Rien ne manquera à la gloire du dix-neuvième siècle qui a inventé le télégraphe, les chemins de fer, la photographie, etc., car un homme s'est rencontré, et c'est le Pétomane qui a découvert le parti qu'on pouvait tirer d'un instrument que chacun porte avec soi, sans que nul avant lui ait soupçonné que cet instrument renfermait une fortune comme le gosier d'un ténor.

En bonne logique, le Moulin-Rouge ne devrait-il pas aujourd'hui s'intituler le Moulin-à-Vent ?

LUCIEN.

ÉCHOS ARTISTIQUES

LES TROUPES FUTURES. — On a communiqué à un de nos confrères la liste suivante des artistes composant les troupes des théâtres municipaux pour la saison prochaine :

Grand-Théâtre. — MM. Escalais, de l'Opéra; Ansaldi, du Grand-Théâtre de Nice, forts ténors.

Boudouresque, Winche, de la Monnaie, basses profondes.

Dupuy, de l'Opéra-Comique, ténor léger.

Mondaud, de Rouen, et Villette du Grand-Théâtre de Montpellier, barytons de grand opéra.

Seintin, de la Monnaie, basse chantante.

Dechesne, du théâtre de Monte-Carlo, baryton d'opéra-comique.

Emerie, du Grand-Théâtre d'Alger, second ténor.

M^{mes} Escalais, de l'Opéra; Panseron, de l'Opéra-Comique, et Verheyden, chanteuses légères.

Laville-Ferminet, Nantes-Bordeaux, falcon.

De Vita, Alger, contralto.

Doux, première dugazon.

Célestins. — MM. Hattier et Prade, de l'Odéon; Ariste de la Comédie-Française, grands premiers rôles.

Duchesnois, théâtre Michel, de St-Petersbourg, et Frey, théâtre du Parc, à Bruxelles; Belliard et Durand des Célestins; Hommerville et Charley, Gymnase de Marseille, premiers comiques.

J. Poncet, Perret, Théâtre-Français de Bordeaux, jeunes premiers comiques.

Rollin et Fort, comiques marqués.

M^{mes} Murat, des Célestins; Riom, de l'Ambigu; Lemoine, Théâtre-Français de Rouen, grands premiers rôles.

Blanche Ollivier, de la Renaissance, Paris; Duchesnois, théâtre Michel, St-Petersbourg; Perret, Théâtre Français de Bordeaux, premières soubrettes.

Béal, de l'Odéon, première ingénuité.

Blancheteau, Gymnase de Marseille, jeune première.

Billon, des Célestins, première duègne.

Darthenay, grande coquette.

Mardi dernier, 14 juin, a eu lieu à l'Opéra, la répétition générale de *La vie d'un Poète*, symphonie-drame en trois actes et quatre tableaux, par M. Gustave Charpentier.

L'œuvre, qui affecte des tendances réalistes, est interprétée par MM. Vergnet, Renaud, M^{mes} Fierens et Héglon.

Deux conférences viennent d'être faites simultanément à Paris, sur des sujets bien différents : elles ont obtenu un égal succès.

Au Théâtre d'Application, conférence du Sâr Peladan, sur l'*Amour*.

Au Théâtre de la galerie Vivienne, conférence de M. E. Tiffereau sur l'*Art de faire de l'or*.

Eh ! Eh ! si les sujets sont différents, tout rapprochement ne serait pas impossible.

Dans une des lettres hebdomadaires que Louis Blanc écrivait, il y a vingt ans, je trouve une anecdote qui contient toute la théorie du théâtre.

Un jour, je ne sais quel curé, qui dinait chez le baron d'Holbach, avec Diderot, Saint-Lambert, Marmontel, l'abbé Raynal et Rousseau, se mit à lire, au dessert, une tragédie de sa composition.

Elle était précédée d'une préface où l'auteur expliquait de la manière que voici, ce qui constitue toute comédie et toute tragédie :

— Une comédie est toujours un mariage ; une tragédie, toujours un meurtre. L'intrigue tourne invariablement autour de cette question : Se mariera-t-on ? Tuera-t-on ?

— On se mariera, on tuera : voilà pour le premier acte.

— On ne se mariera pas, on ne tuera pas : voilà pour le deuxième acte.

— Un nouveau moyen de se marier et de tuer se présente : cela fournit la matière du troisième acte.

— Survient une difficulté qui empêche le mariage et le meurtre : d'où le quatrième acte.

— Enfin, de guerre lasse, on se marie, on tue, et la pièce est finie !

Les journaux de Belgrade annoncent que l'ex-reine de Serbie travaille à un drame des plus émouvants, où elle aurait raconté sa propre histoire et ses luttes contre son mari. Le titre serait *la Mère*. Souhaitons à ce drame de paraître, en dépit de la diplomatie qui, si la nouvelle est vraie, a dû déjà entrer en campagne.

La mort de M. Théodore Rancy a fixé — de nouveau — l'attention sur le monde des cirques.

A ce propos il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler en quelle circonstance, l'ancien Pierrot a été remplacé dans l'arène par le clown en habit noir et en cravate blanche, qui porte le nom d'Auguste.

C'est de Bruxelles qu'est partie cette révolution.

Un soir, au cirque de cette ville, un écuyer

de mauvaise humeur, harassé, l'air abruti, fut bombardé d'appels plaisants par les loustics :

— Auguste ! ohé, Auguste !

Et le public tout entier de répéter : Auguste ! ohé Auguste !

L'écuyer qui s'appelait Billing et qui était parent du vieil Auriol, n'avait d'un nigaud que les dehors. Il avait d'abord vaguement souri, puis sa large bouche se fendit jusqu'aux oreilles. Au lieu de décourager l'engouement, il l'excita par des révérences et des gestes maladroits, tellement maladroits, burlesques, invraisemblables, que le public fut pris d'une hilarité folle.

— Auguste ! Ohé, Auguste ! Bravo, Auguste !

L'emploi des Augustes était fondé. D'autres Augustes se chargèrent du perfectionnement : c'est aujourd'hui le clown dont les ahurissements, les culbutes, les faux-cols, l'habit, les chapeaux, le nez toujours rutilant font la joie de tous les cirques.

Vous qui voulez être empereur — a dit un humoriste — ne songez plus au nom d'Auguste : le cirque l'a retenu pour ses gloires.

C'est ce Pierrot débarbouillé et sentencieux, à la gaieté macabre, qui — dans le *Voyage de Suzette* — force le savant Verduron à s'écrier avec amertume :

Des choses d'ici-bas, par un retour bien juste, Le siècle où nous vivons est le siècle d'Auguste !

P. B.



Je me rappelle avoir vu une gravure de Cham représentant le boulevard du Temple, alors que la plupart des théâtres y étaient installés ; au devant de chaque théâtre, un homme était agenouillé. Une légende expliquait la gravure. « Au mois de juin, les directeurs en prière pour demander la pluie. »

C'est en effet la pluie qui pendant l'époque des chaleurs est la providence des directeurs, c'est elle seule qui ramène le public au théâtre.

On l'a bien vu cette semaine aux Célestins. Un peu de pluie est tombée, abaissant la température, et aussitôt la salle a été remplie comme aux belles soirées de l'hiver. Quelques belles recettes dédommageront un peu les artistes de la tournée qui chante *Miss Helyett* de l'argent que leur a fait perdre le beau temps persistant. Le fils de Brasseur vient, comme l'année dernière, d'organiser une troupe de tournée et nous annonce qu'il se propose de donner une représentation à Lyon, à la date du vendredi 24 juin. Le programme de la soirée se composera de *Ma Gouvernante*, comédie de Bisson, et de la *Cagnotte*, de Labiche, dans laquelle Brasseur père était inimitable.

Le directeur du Grand-Théâtre se proposait de donner après le *Pays de l'or* quelques représentations d'opérettes, mais devant le beau temps persistant et la chaleur qui en était la conséquence, il a renoncé à ce projet. Nous n'y perdrons rien, car nous apprenons qu'au mois de septembre, avant la saison d'opéra, on jouera une féerie à grand spectacle.

C'est là une heureuse idée, car le mois de septembre est celui des vacances, et une féerie est un spectacle qu'on permet aux jeunes col-

légiens; en outre, on voyage beaucoup pendant cemois, et le Grand-Théâtre rencontrera, parmi les voyageurs de passage à Lyon, beaucoup de spectateurs enchantés de trouver un emploi agréable de leur soirée. X.

MONTPELLIER

Le public qui fréquente le théâtre ne s'occupe guère de ce qui se passe sur la scène et ne connaît pas ou presque pas ce que l'on est convenu d'appeler *l'envers du théâtre*.

C'est ainsi qu'il existe, ignoré pour beaucoup, à notre scène municipale un véritable artiste quoique caché et auquel nous sommes heureux de rendre hommage; nous voulons parler de M. Fabre, bibliothécaire-archiviste.

Avec une patience digne d'éloge, M. Fabre s'occupe de statistique de théâtre. Depuis l'année 1830, sont relevés et classés le nombre et le genre de spectacles et représentations donnés sur la première scène de Montpellier.

C'est lui qui nous apprend que depuis 1790 52 directeurs et 21 chefs d'orchestre se sont succédés à notre Grand-Théâtre.

Tous les ans, M. Fabre récapitule le nombre de représentations données tant en genre lyrique que dramatique ou comique. Sa bibliothèque est un véritable puits de renseignements où l'on est sûr de trouver tout ce qui se rattache à l'art théâtral depuis 1820, époque à laquelle M. Fabre a pu retrouver quelques archives.

Voici les renseignements que M. Fabre nous fournit sur la saison qui vient de se terminer :

Le nombre de représentations données sur la scène du Grand-Théâtre a été de 192, qui se répartissent ainsi qu'il suit :

70 représentations de grand opéra ou traductions; 59 d'opéra-comique, 36 d'opérette et 27 de drame et comédie.

Les créations sont : La Princesse Georges, la Doctoresse, les Exilés, le Régiment, le Paysan, Lohengrin, Don Juan, Samson et Dalila, Miss Helyett, le Voyage de Suzette et Poète et Musicien.

Dans le genre lyrique on a joué :

13 fois Miss Helyett et le Voyage de Suzette.

12 — Lohengrin.

9 — Faust.

8 — Zampa.

7 — Carmen.

6 — Les Huguenots et M. Choufleuri.

5 — Si j'étais Roi, la Fille du Régiment, le Pré aux Clercs, Aïda, le Voyage en Chine, les Amours du Diable.

4 — L'Amour mouillé, le Chalet, le Barbier, la Favorite, Robert le Diable, la Juive, Patrie, Samson et Dalila.

3 — Rigoletto, la Traviata, les Dragons, la Périhole, Don Juan, le Docteur Crispin, Mireille, le Prophète.

2 — Le Maître de Chapelle, les Noces de Jeannette, le Postillon de Longjumeau, Guillaume Tell, le Cœur et la Main, le Songe, la Dame blanche, Galathée, la Petite Mariée.

1 — Lucie de Lammermoor, les Rendez-vous Bourgeois, le Trouvère, le Domino Noir, Poète et Musicien.

Dans une prochaine correspondance nous compléterons ces renseignements en ce qui concerne le genre dramatique et comique.

En terminant, adressons nos félicitations à M. Fabre pour son travail du plus grand intérêt.

GUILO.

L'ORFÈVRE

CHANT ROYAL.

Mon maître vous avez achevé cette amphore,
Sur son col, vous avez su buriner des dieux
Qui fêtent en riant le lever de l'aurore,
Et qui dardent sur nous un œil victorieux.
Des motifs disposés avec art et mesure,
Prouvent votre science haute de la nature,
Vous avez égalé les artistes vantés,
Vous savez évoquer les divines beautés,
Et sur l'or ou l'argent vous savez les décrire;
De ce siècle brûlant vous avez les fiertés;
— Pour l'art qui vous sourit, ayez donc un sourire.

C'est avec sûreté que votre main décore
De fort jolis émaux ce joyau précieux,
Vous savez lui donner... comment dirais-je encore?...
Un air frais et pimpant, mais jamais ennuyeux.
La forme sous vos doigts devient sereine et pure,
Et dès que vous parlez obéit sans murmure.
Vous avez pesé les austères vérités,
Et vous connaissez trop bien nos fragilités,
Pour vous en moquer ou bien même pour en rire;
Votre cœur est rempli d'indulgences bontés;
— Pour l'art qui vous sourit, ayez donc un sourire.

Vous me dites parfois que le doute dévore
Votre cœur torturé d'idéal envieux,
Que par lui, votre ardeur s'enfuit par chaque pore,
Et que vous descendez le chemin triste et vieux.
Vous pleurez et des maux sondez la source impure.
Rien ne pourra-t-il donc fermer votre blessure?
Cessez de gémir sur les arbres dévastés,
Nourrissez-vous du suc de nos virilités,
Méditez à genoux les chansons de la Lyre,
Et traversez le soir à grands pas les cités.
— Pour l'art qui vous sourit, ayez donc un sourire.

Je conviens avec vous que la vie incolore,
Projette rarement un rayon radieux,
Sur le rêve indécis que notre esprit adore,
Et les larmes alors s'échappent de nos yeux.
Contre tous les assauts que l'homme faible endure
L'art est, vous le savez, une maison peu sûre,
Et c'est pourtant le but des cœurs déshérités;
Les âmes sans espoir, les esprits insultés,
Y viennent oublier dans les bras du délire
Les outrages cuisants de nos réalités.
— Pour l'art qui vous sourit, ayez donc un sourire.

Bien que souvent l'effroi veule nous décolorer,
Il faut pourtant oser vibrer devant les cieux :
Osons vivre hardiment, et qu'une ode sonore
Bien solide et dansant sur un rythme joyeux,
Jaillisse du sol pour l'enthousiasme mûre,
Et nous irons, mon maître, au bois cueillir la mûre,
Nous enivrer de sons, d'extases, de clartés,
Croyant fouler le seuil des palais enchantés,
Écoutant la nature immense qui respire,
Et goûtant ces bonheurs pour les avoir chantés.
— Pour l'art qui vous sourit, ayez donc un sourire.

ENVOI

Prince de l'art, les bois songeurs sont désertés,
Suivrons-nous donc le soir les trottoirs fréquentés?
Venez, et si c'est Dieu vraiment qui vous inspire,
Promenez-vous plutôt dans les chemins hantés.
— Pour l'art qui vous sourit, ayez donc un sourire.

Georges de MYRTE.

FABIEN ETCHERANI

I

Dans une petite ville du pays basque français, située au pied des Pyrénées, vivait il y a une quarantaine d'années Fabien Etcherani, docteur-médecin de la Faculté de Paris et ancien interne des hôpitaux. Sa vieille mère n'ayant pas voulu s'éloigner de ses chères montagnes, le bon fils avait renoncé au brillant avenir que Paris lui promettait et était revenu s'établir auprès d'elle dans ce petit coin perdu du territoire de la France.

A l'époque dont nous parlons, le docteur Etcherani avait trente-cinq ans et n'était pas

encore marié. Content de peu, le jeune médecin, devenu philosophe s'était fait à la médiocrité de sa situation.

Tout à tour médecin, chirurgien, pharmacien et même dentiste à l'occasion dans une petite localité presque entièrement séparée du monde civilisé (car les moyens de communication, — toujours peu rapides dans les pays de montagnes, — étaient dans ce temps-là bien plus lents encore qu'ils ne le sont aujourd'hui), il consacrait ses journées aux malades de la région sans aucune préoccupation de leur position sociale. Riches et pauvres recevaient ses soins avec une égalité parfaite. Aussi était-il très aimé dans le pays qu'il parcourait généralement à cheval, l'état des chemins ne permettant pas alors l'usage des voitures.

Une seule personne faisait exception à cette unanimité de confiance et de considération témoignées au jeune docteur : M. X., un des plus riches propriétaires du pays, qui, dans ses premiers rapports avec Fabien Etcherani, avait surtout remarqué en lui une certaine bizarrerie d'allure; puis, cette constatation une fois faite, n'avait plus voulu reconnaître les réels mérites du praticien.

Notre héros avait donc un défaut, ou plutôt un travers, assurément peu grave au point de vue des relations sociales, mais cependant aussi développé que possible dans son individu : il était distrait et ses distractions lui faisaient souvent commettre des actions étranges. Que de fois sortait-il de chez lui sans cravate, omettait-il de rendre un salut ou bien oubliait-il de prendre son chapeau en sortant de chez un malade!... Les gens de la ville souriaient chaque fois que cela se produisait, — on n'est pas plus parfait dans les petites villes que dans les grandes; — on en causait un peu à la veillée, mais l'estime pour le médecin que l'on savait dévoué à ses malades n'était point diminuée par de pareilles bagatelles.

Parfois, il est vrai, il lui survenait des distractions plus fortes : leur récit alimentait alors les conversations pendant un temps plus ou moins long, selon leur importance. Témoin, entre autres, le jour où, parti à cheval pour visiter un malade à peu de distance de la ville, il rentra chez lui à pied, sa cravache à la main, ayant oublié de reprendre sa monture restée attachée sous un hangar chez son malade. Témoin encore cet autre jour où il fut appelé au chevet d'un voyageur de commerce surpris par la maladie pendant son passage dans la localité : le docteur arrive, tâte le pouls au malade qui l'interroge anxieusement sur son état.

Etcherani ne répond point, mais tire un mètre de sa poche et paraît mesurer la longueur du corps du patient. Celui-ci, à cette façon de procéder insolite de la part d'un médecin, s'effraie et se figure être à la dernière extrémité : il s'imagina que le docteur prend les mesures pour faire confectionner son cercueil... Il supplie alors Fabien de faire envoyer son corps dans la ville où habite sa famille.

— Et pourquoi faire?... demanda le médecin surpris.

— Mais docteur pour être enterré auprès des miens.

— Oh ! oh ! répond Etcherani en riant, nous n'en sommes point encore là : dans deux jours vous serez sur pied et vous n'aurez besoin de personne pour vous conduire chez vos parents.

— Mais alors, docteur, reprit le malade à demi-rassuré, pourquoi donc prenez-vous des mesures tout-à-l'heure?

— Des mesures?... Ah ! oui... C'est parce que l'alcôve où vous êtes me paraît de dimensions excellentes; je la mesurais pour en faire construire une semblable chez moi.

II

M. X. avait toujours à la bouche le récit de cette dernière aventure dès qu'on parlait du docteur Etcherani : il ne cessait de le cribler de plaisanteries à cet égard. Lui affirmait-on que les distractions de l'homme abandonnaient le médecin en face d'une maladie grave, M. X.

CHOCOLAT FRANÇON

AU LACTOPHOSPHATE DE CHAUX ET A LA KOLA

Par son rôle essentiel dans la formation des os et son action stimulante de la nutrition, le lactophosphate de chaux est le meilleur reconstituant.

Directement assimilable par les voies digestives, il n'occasionne, à l'encontre des autres préparations de phosphates, ni constipation, ni maux d'estomac.

Ces avantages, associés à ceux de la Kola, le tonique par excellence du système nerveux et du cœur, font du Chocolat Françon l'arme préférée des médecins pour combattre maladies des os, tuberculose, chloro-anémie, palpitations, escoufflement, épuisement nerveux.

Dépôt général, Pharmacie Françon, Lyon, place Bellecour, 21, et bonnes pharmacies. Prix: 3^{fr} 50 la boîte; poste, 30 c. en sus (franco par 2 boîtes).

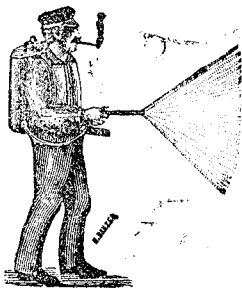
VERMOREL

A VILLEFRANCHE (Rhône)

350 premiers Prix et Médailles. — Décoration du Mérite Agricole.

PULVÉRISATEUR «ÉCLAIR»

contre le MILDIOU
et la Maladie des Pommes de terre



Eclair, n° 1.. 40 fr.

Eclair, n° 2.. 30 fr.

LA TORPILLE

(de 1892)

Nouvelle Soufreuse

DEMANDER LES TARIFS

DÉPÔT A LYON:

Chez MM. RIVOIRE père et fils, 16, rue d'Algérie.

DÉPURATIF AMÉRICAIN

du Dr MAURITZ BROWN

Employé avec succès contre **Rhumatismes, Maladies de la peau (Eczémas, Boutons, Rougeurs, etc.)**, suite de maladies contagieuses et toutes celles causées par un vice quelconque du sang.

Il est agréable au goût, ne fatigue jamais l'estomac et se prend en toutes saisons.

Dépôt pour Lyon: Pharmacie CHILDEBERT, rue Childebert, 17.

VENTE ET EXPÉDITIONS

DE TOUTES LES

Eaux Minérales Naturelles

FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

Entrepôt général: **E. MAUGUIN**

5, place des Célestins, 5

ANGLE DE LA RUE DES ARCHERS

LYON

Concessionnaire des eaux d'ÉVIAN-LES-BAINS Source CACHAT, en bonbonnes de 10 et 25 litres.

PLACEMENT DE TOUT REPOS

à 10 % l'an

Obligations Foncières

Remboursables en 1894, à 500 fr., produisant un intérêt annuel de 37^{fr} 50 parfaitement assuré. Notice envoyée gratuitement sur demande. Ecrire à MM. CAMAU et Cie, banquiers, 18, rue Labryère, Paris.

ne voulait pas admettre qu'une même personne pût se dédoubler de la sorte, être sérieuse dans l'exercice de sa profession et distraite dans le cours de la vie usuelle: il terminait généralement en déclarant qu'il serait très malheureux d'être obligé d'avoir recours à un pareil distracteur pour quelqu'un des siens ou pour lui-même.

Malgré toutes ses préventions, M. X. fut cependant contraint de recourir un jour au brave docteur. Son fils, un gentil garçon d'une dizaine d'années, fut atteint de la fièvre typhoïde. Dès son début, la maladie parut devoir être violente et grave: non seulement des soins continuels étaient nécessaires mais de fréquentes visites de médecin devenaient indispensables: on ne pouvait donc point songer à faire appel à quelque autre praticien d'une ville voisine: le temps pressait, M. X. dut se résigner à s'adresser au docteur Etcherani. Celui-ci connaissait de longue date les plaisanteries dont il était l'objet de la part du riche propriétaire: au premier moment il fut donc un peu surpris du pressant appel qui lui était fait. Incapable toutefois de se laisser influencer par de légers froissements d'amour propre, il accourut sans tarder.

Dès le début, il reconnut toute la gravité du mal et ne la laissa point ignorer au père désespéré; mais il lui déclara en même temps qu'il ne reculerait devant aucune fatigue pour s'efforcer de sauver son fils. Le soir même, en effet, il s'installait chez M. X.; et tous les soirs il en fut ainsi pendant de longs jours et de longues semaines, tant que dura le danger. Veillant lui-même le jeune malade, le docteur suivait attentivement la marche de la maladie, prêt à combattre la plus légère aggravation au moindre symptôme alarmant.

Un jour enfin, le docteur annonça à M. X..., que son malade était hors de danger. En recevant cette assurance, l'heureux père ne put que serrer fortement la main du sauveur de son fils, tant l'étreignait l'émotion causée par ce bonheur inespéré. Puis, redevenu maître de lui-même, il voulut s'excuser de toutes ses plaisanteries passées. Le docteur l'arrêta au premier mot par un nouveau serrement de main.

III

Quelques semaines plus tard, toutes les conversations de la petite ville roulaient sur le prochain mariage du docteur Etcherani avec M^{lle} X... la sœur aînée du jeune malade, alors en pleine convalescence. Chacun disait son mot à ce sujet, comme c'est l'usage dans toutes les localités où les occupations ne sont pas assez absorbantes pour empêcher les langues de se délier. Plusieurs incrédules soutenaient que le bruit était faux.

— Jamais M. X... disaient-ils, ne consentira à s'infliger un pareil démenti et à accorder sa fille à un jeune homme dont la fortune n'est pas en rapport avec la sienne.

La nouvelle était vraie cependant: le mariage fut célébré devant toute la population accourue pour témoigner sa sympathie à l'excellent docteur.

— Eh! eh! dit gaiement à son gendre M. X., en lui présentant son chapeau qu'il oubliait de reprendre à l'issue de la cérémonie; eh! eh! mon cher Fabien, vous avez vaincu mon parti pris à votre égard, en me prouvant vos mérites: à mon tour de vous épargner un rhume que ma fille serait maintenant obligée de soigner.

Fr. DESPLANTES.

LE PASSE

A M^{lle} F. R.

Si l'aveugle hasard est l'arbitre suprême
Des destins à jamais écrits dans l'avenir,
Je saurai m'épargner la fureur du blasphème
En ne demandant rien aux printemps à venir.

Je me contenterai d'arracher, triste et grave,
Mon passé doux et fort au sommeil de l'oubli,
Comme sur une tombe un artiste qui grave
Un nom cruel et cher dans le marbre poli.

Je ferai résonner en mes chansons nouvelles
Mes amours anciens, mes douleurs d'autrefois,
Comme un oiseau fidèle et craintif bat des ailes
Autour d'un arbre mort en essayant sa voix.

J'aimerais la nature et ses métamorphoses,
Ses concerts de ramée et les bouquets des champs;
Car mille souvenirs suaves ou moroses
Embaument dans les fleurs et vibrent dans les chants.

Et pour mieux retremper mes vingt ans incrédules
Dans la superbe foi de mon âme d'enfant,
Je ne trouverai plus naïfs et ridicules
Les Noël's anciens qu'on chante triomphant.

Ainsi que les chrétiens au fond des basiliques
S'abîment dans l'extase et l'adoration,
Je me recueillerai dans les odes antiques
Où mon premier amour brûle avec passion.

Car j'y retrouverai, sensible et primitive,
L'âme que j'aurais dû n'abandonner jamais;
Et je dirai, lisant quelque strophe plaintive
Et les larmes aux yeux: Voilà ce que j'étais!...

O passé! toi qui seul nous appartiens encore
— Car nous t'avons vécu, si tu t'es enfui —
Mes soupirs vont à toi comme appellent l'aurore
Les désirs d'un malade après un soir d'ennui!

Je suis las d'assister à la vaine dispute
Des hommes, et mon cœur se tait d'avoir battu;
Mais si je suis tenté d'abandonner la lutte,
O mon passé surgis, et me crie: « Où vas-tu? »

Jules TRACON.

UN TRIOMPHE POSTHUME DE BERLIOZ

Les « Troyens » à l'Opéra-Comique

La superbe partition de l'illustre compositeur dauphinois qui, jadis, n'avait pu se soutenir à l'Opéra, vient d'être représentée à l'Opéra-Comique avec un éclatant succès. Nous sommes heureux de proclamer que cette belle représentation a été un triomphe pour le grand musicien et aussi pour ses interprètes, en tête desquels nous devons nommer le ténor Lafarge et une débutante M^{lle} Delna, jeune cantatrice qui, du premier coup, s'est élevée au rang d'étoile.

La soirée a été des plus brillantes. M. le président de la République et M^{me} Carnot, plusieurs ministres et de nombreuses notabilités y assistaient, et ont souvent donné le signal des applaudissements.

La marche troyenne qui sert d'ouverture à l'opéra est une page magnifique, dont le thème principal reparait plusieurs fois par fragments. Citons, au premier acte, l'hymne à Didon, grand choral dont la sonorité si belle a été fort goûtée; puis le thème de la marche troyenne transposé en mineur. Une admirable phrase dite par Enée à son fils, et qui commence par ces vers: « Viens embrasser ton père », a été couverte d'applaudissements.

Le second acte est peut-être encore plus complètement beau. Le pas des esclaves nubiennes, l'hymne à Cérès, la scène des récits d'Enée, le septuor, le duo d'amour qui termine l'acte, sont parmi les pages les plus inspirées qu'on puisse entendre au théâtre.

Au troisième acte, on a surtout fait fête à la chanson du matelot Hylas, au duo des sentinelles, aux lamentations d'Enée, à la scène de l'apparition des spectres, et au chœur final, d'une rare puissance.

Au dernier acte, Berlioz a trouvé pour les plaintes et la mort de Didon des accents passionnés qui ont remué profondément toute la

salle. Le grand artiste méconnu s'est donné là tout entier : il y a mis tout son génie.

Nous avons dit que l'interprétation était remarquable, mais il nous est impossible de ne pas insister sur le succès de M. Lafarge qui a obtenu de superbes effets de chanteur et de tragédien, et surtout sur la débutante, M^{lle} Delna.

Pour cette jeune fille de dix-sept ans, presque une enfant, le rôle de Didon est un triomphe ! Quelle admirable voix et quel tempérament artistique ! Ce qu'elle ne sait pas encore, elle le devine. Elle a chanté un rôle écrasant sans en compromettre une phrase, et elle a su trouver d'instinct des effets de voix et de diction qu'ont peine à produire les artistes les plus consommés.

Aussi quelle fête on lui a faite ! Que de rappels, quels tonnerres d'applaudissements quand elle venait saluer comme une petite pensionnaire ! Jamais débuts n'ont été plus brillants, plus pleins de promesses pour l'avenir. Nous avons entendu autour de nous prononcer à propos de cette enfant les plus grands noms de théâtre : la Malibran, la Cruvelli, etc.

ARGUS.

SILHOUETTES DE MARIS

Mari de femme peintre.

A un profond respect pour le talent de sa femme qui a failli obtenir une mention honorable au Salon.

Madame est peintre de chiens — « comme Gambert est peintre de chats », dit orgueilleusement le mari. De fait, elle a un certain talent, un peu mou, mais son chic supplée au reste.

Le mari admirait ; cependant il n'était pas tout à fait heureux, non pas que les lauriers de sa femme l'empêchassent de dormir, oh ! non ! c'était un petit rentier très doux, très inoffensif qui ne jalousait personne, seulement il avait son rêve : contribuer à la gloire de sa moitié en l'aidant à confectionner ses œuvres géniales.

Ne sachant pas tenir un crayon et n'étant pas encadreur, il ne pouvait se rendre utile à son épouse, lorsqu'il trouva une solution : Puisque sa femme dessinait des chiens, il s'adonna à lui procurer les toutous les plus jolis, les plus artistiques qu'on pût rêver ; dans sa cour, il installa une véritable meute à laquelle il prodigua des soins paternels faisant lui-même la soupe, baignant, promenant, bichonnant ses élèves.

Et ainsi les époux connurent une félicité sans bornes. Tandis que Madame groupait ses chiens fictifs sur la toile, s'enthousiasmant pour les poses qu'elle savait leur donner, Monsieur veillait à ce que ses chiens réels eussent le poil luisant et le museau frais, l'un s'occupait d'esthétique, l'autre d'hygiène, mais ils s'entendaient à merveille.

Quand ils allaient au Salon, le jour du vernissage, c'était plaisir de les voir tous deux, appuyés l'un sur l'autre comme des amoureux, contemplant le tableau.

La femme se disait :

— « Quelle vérité ! Quel coloris ! Quelle sûreté de lignes ! »

Le mari pensait :

— « Ah ! le beau chien ! Bien soigné, frais comme l'œil, tout ça parce que je lui fais manger des petites carottes. »

Et tous deux étaient également fiers, car chacun avait participé au chef-d'œuvre.

Mari de poète.

Celui-là ne « gobe » pas sa femme car il a un profond mépris pour les « écrivasseries ».

Il occupe une belle position et il en est très fier.

Il n'a jamais essayé de comprendre sa femme, aussi lui a-t-il fait subir bien des froissements. Elle avait une âme infiniment tendre qui a dû se replier sur elle-même. Elle a souffert en voyant toutes ses aspirations refoulées par l'esprit positif de son mari, à qui elle a été fidèle, cependant, ayant le cœur trop haut pour oublier ses devoirs.

Il a tort quand il rit du petit cahier de maroquin bleu sur lequel elle déverse le trop plein de son cœur, car cet humble confident remplit le rôle que de moins sages eussent donné au jeune secrétaire de la préfecture ou au receveur de l'enregistrement.

Elle a commencé à écrire pour tromper sa solitude, puis, vers la quarantaine, l'âge où les passions se calment, où les regrets perdent leur amertume, où tout se confond en une mélancolie adoucie, alors, elle a publié un livre. Oh ! un tout petit volume, sans prétentions. Elle y a mis un peu d'elle, car les femmes ignorent l'art de faire une œuvre qu'elles ne sentent pas.

Ses poésies sont jolies, tout attristées des larmes de sa jeunesse déçue.

Elle en fait d'autres infiniment délicates et vécues. Son mari n'est ni flatté, ni irrité, il n'a jamais lu une ligne de sa femme, et il trouve moyen d'empoisonner la joie que pourraient lui donner ses premiers succès par l'indifférence blessante qu'il montre.

Peu à peu, son mépris n'atteint plus sa compagne ; elle sent vibrer en elle le « quelque chose » qui fait les artistes : elle s'absorbe en ses œuvres ; on parle d'elle... elle devient célèbre et la vie s'achève en un renouveau de jeunesse, presque de bonheur.

Son mari serait fort étonné, si on disait que, lui mort, il restera un nom rayé dans l'état de service de son administration, tandis que les « écrivasseries de sa femme » survivront longtemps, souvenir immortel d'une personne charmante qu'il n'a pas su aimer.

Mari de pianiste.

Un tout petit homme, maigriot, vif, alerte, était musicien dans le temps, mais depuis son mariage, est devenu bonne à tout faire.

Ils ne sont pas riches ; ils perchent à Batirolles, dans deux petites pièces dont le mobilier se résume en un lit et un piano à queue. Le piano sert à tout ; de table à manger, de commode, voire même de siège ; comme ils n'ont que deux fauteuils, lorsqu'il vient un visiteur, Monsieur se perche sur le bord du piano, jambes pendantes.

Madame est grasse, indolente, bouffie... de vanité.

Elle s'imagine être une virtuose, et elle ne possède qu'un maigre talent d'amateur. Monsieur partage ses illusions.

Quand elle joue en public, elle arrive, imposante dans sa robe de velours incarnat — une folie du mari pour parer son idole — lui sort de la traîne, d'on ne sait où.

Il ouvre le piano, il essuie avec un fin mouchoir les grains de poussière égarés sur les touches, il cherche les cahiers de musique, tout cela avec une lestesse symbolique ; on voit que le plumeau et le torchon lui sont familiers, rien qu'à la manière dont il frotte l'ivoire.

Elle exécute — alors la figure du petit homme s'illumine d'une joie si vraie, d'une admiration si évidente qu'on applaudit pour ne pas lui faire de peine.

On crie « bravo ! » et des larmes mouillent ses yeux.

Allez, ce succès le paye bien au-delà des tribulations qu'il subit ! — Car le métier de mari d'artiste n'est pas tout rose : en rentrant de cette soirée qui lui semble paradisiaque, il faudra qu'il déambule de son septième pour chercher deux sous de lait chez la fruitière. Après les émotions de l'exécution, Madame a besoin d'un breuvage adoucissant que son mari confectionne lui-même.

Et, au milieu de l'enivrement du triomphe, il pense soudain qu'il a oublié de commander les saucisses du déjeuner !

AVIS AUX DAMES

Broderies à la main pour **Trousseaux, Linge de Table**, etc. — Travail à façon très soigné. — *Prix modérés.*

M^{lle} BOUYGOU

Rue Confort, 14, au 3^{me}

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES SPÉCIALITÉS HYGIÉNIQUES

VÉRITABLE ALCOOL DE MENTHE

PIPERITA

Elixir Anti-Épidémique

Souverain contre les indigestions, Crampes d'estomac, Maux de tête, Coliques, etc., etc.



CRÈME SIMON
Le Cold Cream
par excellence et sans rival
GUÉRIT
Gerçures, Rougeurs
et toutes les
Affections légères
de la peau
Se défier des nombreuses imitations
EN VENTE PARTOUT

TOUS PHOTOGRAPHES

Le Directeur de la maison de la *Photographie Populaire* met en vente des Appareils photographiques défiant toute concurrence par leur rapidité. 1/20^{me} de seconde suffit, monture noyer, soufflets toile, et tous les accessoires, produits nécessaires :

N° 0, 1/2 × 9	4 fr. 50
N° 1, avec soufflets, 6 1/2 × 9 . . .	9 fr.
N° 2, 9 × 12	17 fr.
N° 3, 13 × 18	32 fr.

Envoi contre mandat-poste au Directeur de la *Photographie Populaire*, 61, rue des Boulets, sauf pour le n° 0 et 1, le port en plus.



DANS TOUS LES BUREAUX DE TABAC

Cahiers à 5 c., 10 c., 20 c.

NIL cartonné (fabrication spéciale),
200 feuilles 10 c.

GRAND HOTEL

DE

BELLECOUR

20, Place Bellecour, 20

ÉTABLISSEMENT DE 1^{er} ORDRE

Pour dîners de Noces et repas de Corps.

Le mari de la dame qui dit des vers.

Elle n'est pas fraîche, la dame qui dit des vers; pas belle non plus; c'est une ancienne actrice de l'Odéon qui, n'ayant pas réussi, s'est rangée et a épousé un cabotin qu'elle a connu dans les coulisses.

Ils sont vieux; ils vivent en bons bourgeois, ayant un petit jardin dans lequel ils élèvent un melon.

De mœurs paisibles, d'allure honnête, ils ont une sainte horreur pour tous les souvenirs de cabotinage. Ils sont pudibonds comme de vieilles misses. Chaque matin, il lui lit le *Petit Journal* — en faisant des coupures. Ils ne vont jamais au théâtre, mais, par exemple, ils ne manqueront jamais la messe. Tous les dimanches, un gros missel sous le bras, ils s'acheminent vers l'église; en sortant, ils achètent une galette ou une brioche pour leur dessert.

On ne voit jamais l'un sans l'autre; c'est le couple idyllique mis en action par l'exemple. Ils ont célébré leurs noces d'argent en une cérémonie religieuse des plus imposantes.

Une fois par semaine, ils vont faire le whist chez des petits rentiers de leurs amis. Alors, quelquefois, un de ces messieurs s'approche d'Amélie — elle s'appelle Amélie — et lui dit :

— Si vous consentiez, madame, cela nous rendrait si heureux!!

Et le chœur des invités reprend :

— Oh! madame, nous vous en supplions, dites-nous quelque chose!

Timidement, elle lui jette un regard naïf, ressouvenance d'ingénue, et il répond :

— Amélie, récitez « Le Crucifix ».

Toute rougissante sous la couperose qui a envahi son visage, elle dit « Le Crucifix ». Sa voix est restée jeune encore et a de jolies inflexions; quand elle a fini, les petits bourgeois tapent leurs vieilles mains sèches avec un bruissement de feuilles mortes.

Elle lève les yeux sur son mari... Alors d'un mouvement spontané, irrésistible, toujours le même, il s'avance vers elle, et, lui prenant les mains, il l'embrasse sur les deux joues, disant avec une exaltation qui sent son cabotin :

« — Admirable!! elle a un talent qui vous arrache des larmes! »

Chaque fois qu'Amélie récite « Le Crucifix », on fait le coup de l'embrassade... et cela a toujours le même succès.

D'aucuns prétendent que le couple d'acteurs fait le ménage modèle à la pose, ils se trompent; seulement le théâtre habitué à forcer les effets, les petits vieux font leur idylle en vue des planches, mais ils n'en ont pas moins un très grand amour l'un pour l'autre, et lorsque le mari roule des yeux blancs à Amélie en l'appelant « mon ange » et en se livrant à des démonstrations violentes, il y en a bien la moitié de vrai.

René TRÉMADEUR.

LE BOCAGE DÉVASTÉ

Ah! si vous saviez le ravage,

Le carnage,

Qu'il ont fait dans notre bocage,

Où nous cueillions, après l'hiver,

Les mugnets et les violettes,

Les noisettes

Ou bien les grappes aigrettes

Du myrtille au feuillage vert!

Où nous écoutions les fontaines

Souterraines

Jaillissant à l'ombre des chênes,

Les refrains des petits grillons,

Les sérénades musicales

Des cigales,

Les alouettes matinales

Qui s'envolaient dans les sillons;

Où, foulant les herbes fleuries

Des prairies,

Nous racontions nos rêveries

A tous les échos du printemps;

Songes qu'un léger souffle enlève

Comme un rêve,

Quand le cœur est rempli de sève

Et qu'on n'a pas encor vingt ans!

La jeunesse s'en est allée

Envolée,

L'herbe que leurs pieds ont foulée

Ne se couvrira plus de fleurs.

Illusions et fleurs nouvelles

Où sont-elles?

Ils ont coupé leurs blanches ailes

Comme ils ont souillé leurs couleurs.

Ils ont abattu le grand chêne

De la Reine,

Ont tari l'eau de la fontaine

Où venaient boire nos ramiers,

Tandis que dans le sein des roses

Demi-closes

S'opéraient les métamorphoses

De mille insectes printaniers.

Ils ont troublé les chansonnettes

Des fauvettes,

Et les gracieuses coquettes

Voyant leurs boudoirs dévoilés,

Ont abandonné le feuillage

Du bocage

Où l'on n'entend plus le ramage

Des petits musiciens ailés.

La demoiselle aux ailes vertes,

Entr'ouvertes,

Ne trouve plus d'îles couvertes,

De nénuphars et de roseaux.

Et, sur les deux rives souillées

Dépouillées,

Un pont aux arcades rouillées

Pèse lourdement sur les eaux.

Tel est le bilan du ravage,

Du carnage

Qu'ils ont fait dans notre bocage,

Pour tracer la route de fer,

Où leur fétide cheminée

Charbonnée

Hurle comme une âme damnée

Dans le soubirail de l'enfer.

René D'ARMAGNAC.

REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

Le marché conserve et son activité et sa fermeté; les cours s'émeuvent pour la plupart en hausse nouvelle sans qu'il se produise la moindre hésitation.

La réponse des primes sur les valeurs qui sont soumises à la double liquidation a passé presque inaperçu, du reste aux cours actuellement pratiqués toutes les primes se trouvent levées.

Le 3 % a monté de 45^f à 100^f 45; le 3 % nouveau de 47^f à 100^f 72; l'Amortissable n'a pas varié à 100^f et le 4 1/2 a reculé de 5^f à 105 65.

Parmi les établissements de crédit, le Crédit Foncier est demandé à 1,170^f, en reprise nouvelle de 8^f 75 sur la clôture précédente.

La Banque de Paris a monté de 5^f à 677^f 50; le Crédit Lyonnais à 787^f 50 et la Société Générale à 466,25 ont peu varié.

Le Suez passe de 2,801^f 25 à 2,815^f.

Les rentes étrangères sont fermes. L'Italien clôture à 93^f 05; l'Extérieure est à 67 3/16 au lieu de 66 7/8; le Turc cote 20^f 70 et la Banque Ottomane 597^f 25.

Le Portugais à 24 3/4 au lieu de 24 5/8 n'a guère varié.

Les fonds Russes sont fermes.

UN MONSIEUR offre *gratuitement* de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de peau, dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine et de l'estomac et de rhumatismes, un moyen infaillible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou carte postale à M. VINCENT, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra *gratis* et *franco* par courrier, et enverra les indications demandées.

Photographie CAVAROC

6, rue Victor-Hugo, 6

PRÈS BELLECOUR

— **PRIX** —

6 Cartes ordinaires 2^f 75

12 Cartes ordinaires..... 5^f 00

6 Cartes émaillées ou satinées.. 5^f 00

12 Cartes émaillées ou satinées 8^f 00

LE MONDE ILLUSTRÉ

QUAI VOLTAIRE, 13, PARIS

Sommaire du dernier numéro.

GRAVURES. — Paris : Le Grand Prix. — Types, scènes et vues. — Théâtre Illustré : M^{lle} Marie Delna, rôle de Didon, dans les Troyens, à l'Opéra-Comique. — Portraits du Président et des Vice-Présidents. — Sports : Le recensement des chevaux. — Portraits : Ramogé et Gonnet, vainqueurs de la course à pied de Paris à Belfort. — Départements : Les fêtes du Commerce, à Rouen. — Le monument de Jeanne d'Arc. — Le pavillon de la reine Jeanne, aux Baux. — La ville et le vieux château. — Suppléments, Beaux-Arts : Matinée musicale, tableau de M. Béthune.

TEXTE. — Chroniques : Le Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Variété : La chevelure d'or de la ville des Baux. — Théâtres, par H. Lemaire. — Chronique musicale, par A. Boisard. — Sport : Le recensement des chevaux, par M. Valléry-Radot. — Échecs, Rébus, Récréations de la famille, Explication des gravures, etc.

En supplément : Tante berceuse, roman par Jules Mary, illustrations de G. Vuillier.

REVUE DU LYONNAIS

N° 77. — Mai 1892.

SOMMAIRE. — Le livre de raison d'une famille de robe au XVII^e siècle, par A. Vachez. — Archéologie romaine. Aqueduc de Fontaines, par F. Gabut. — Roumanille et le Félibrige, par P. de Bouchaud. — Causerie d'un bibliophile, par Léon Galle.

Bibliographie. — La Revue des Alpes, compte rendu, par P. de Murcy. — Société savantes. — Chronique de mai 1892.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE POPULAIRE

Publiée sous la direction de

CAMILLE FLAMMARION

PHYSIQUE POPULAIRE

Par **Emile DESBEAUX**,
Lauréat de l'Institut.

La Physique étudie les Forces de la Nature et l'utilisation de ces forces.

Les découvertes extraordinaires, faites en ces derniers temps, reposent sur les appropriations nouvelles de ces Forces.

Les progrès de la Science physique sont devenus tout à coup si rapides, les phénomènes Physiques sont apparus avec une fécondité si prodigieuse, qu'un Livre nouveau — qui relate ces progrès, qui explique ces phénomènes — est devenu indispensable.

La **Physique populaire** de M. EMILE DESBEAUX vient répondre à ce besoin, vient satisfaire à l'ardente curiosité des esprits modernes qui aspirent à pénétrer les *Mystères* dont nous sommes enveloppés, et à parvenir à la connaissance intime et complète de la *vie des choses*.

La **Physique populaire** est le quatrième volume de la *Bibliothèque* fondée par Camille Flammarion dans le but d'exposer, sous une forme accessible à tous, l'ensemble des connaissances humaines.

Cet ouvrage, magnifiquement illustré, mettra sous les yeux des lecteurs toutes les découvertes nouvelles de la science et de l'industrie, les di-

verses applications de l'Energie, le Phonographe, le Téléphone, le Téléphonographe, le Téléphote, ainsi que les manifestations si variées des forces de la nature, l'Energie électrique, l'Energie lumineuse, l'Energie calorifique, merveilleux, phénomènes, qui s'accomplissent chaque jour autour de nous et constituent, en somme, la vie de la Terre et le cadre de la vie humaine.

Les précédents ouvrages de M. Emile Desbeaux, couronnés à deux reprises par l'Académie française, adoptés par le Ministère de l'Instruction publique pour les bibliothèques scolaires et populaires, traduits en plusieurs langues, sont un sûr garant du succès auquel est destinée la **Physique populaire**.

La **Physique populaire** est publiée en **100 livraisons à 10 centimes** et en **20 séries à 50 centimes**, format grand in-8° jésus.

Il paraît deux livraisons par semaine. — On peut souscrire à l'ouvrage complet, *reçu franco en séries*, à leur apparition, contre un mandat de **10 francs** adressé aux éditeurs :

C. MARPON ET E. FLAMMARION

26, rue Racine, Paris.

Aux Pianistes

Nous recommandons à nos lecteurs une nouvelle bibliothèque musicale qui fait fureur en ce moment, *Paris-Piano*. Cette luxueuse publication paraît les 1^{er} et 15 de chaque mois et donne dans chaque numéro *deux* morceaux de musique *inédite* pour piano, édités avec

grand soin, livrés sous couvertures en couleurs.

Les partitions, de difficulté moyenne, sont écrites spécialement pour *Paris-Piano* par les meilleurs compositeurs du genre, MM. Emile Pessard, Gabriel-Marie, Jules Bordier, Colomer, Frantz Hitz, Luigini, Alexandre Georges, Le Rey, Desormes, Sudessi, Courras, Haring, Gay, etc., etc.

En outre chaque fascicule de *Paris-Piano* contient un supplément littéraire dû au grand talent de MM. François Coppée, Jules Claretie, Ludovic Halévy, Jules Sandeau, André Theuriet, Henri Gréville, Jacques Normand, Ernest Legouvé, Guy de Maupassant, Hector Malot, Pierre Véron; des portraits de célébrités, une revue de la musique, du théâtre, de la mode, un courrier mondain, etc.

On peut hardiment prétendre que *Paris-Piano* est le dernier mot du progrès, du luxe, et du bon marché en édition musicale. Chaque fascicule de *Paris-Piano* est vendu au *prix sans précédent de 1 franc*, chez tous les libraires et marchands de musique et contient environ 12 francs de musique à prix marqués.

Dans le but de faire connaître sa publication et à titre exceptionnel, **PARIS-PIANO** envoie *franco* un *numéro spécimen*, contre 30 centimes en timbres-poste adressés à l'éditeur, M. René Godfroy, 11, rue d'Hauteville, à Paris.

VIENT DE PARAÎTRE
LE GUIDE EUROPÉEN

DES
HOTELS ET RESTAURANTS

en cinq langues.

FRANÇAIS, ANGLAIS, ESPAGNOL, ITALIEN ET ALLEMAND

Volume de 300 pages, double in-8°, reliure artistique.

Prix : 5 francs.

EN VENTE A L'AGENCE FOURNIER

14, rue Confort, LYON

LE
GUIDE DE GRENOBLE
ET SES ENVIRONS

La Grande-Chartreuse, Uriage, Allevard, Sassenage,
La Motte-les-Bains, etc.

Ouvrage indispensable aux étrangers qui visitent Grenoble et les beaux sites du Dauphiné, et aux baigneurs qui fréquentent nos stations thermales. — Il est illustré d'une magnifique couverture en plusieurs couleurs, qui est, à elle seule, un vrai souvenir des sites du Dauphiné. — Nombreuses gravures dans le texte.

Description et renseignements sur promenades, monuments, excursions. — Notice sur les Etablissements thermaux. — Horaire des voitures publiques et des chemins de fer avec les nouveaux tarifs de billets simples et billets aller et retour. — Tarif des voitures de place. — Plan de la ville de Grenoble, etc.

PRIX : 50 cent. — Franco par la Poste : 65 cent.

EN VENTE CHEZ L'ÉDITEUR

Agence **FOURNIER**, 14, rue Confort, Lyon

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

SE TROUVE PARTOUT



THÉ
DES
MANDARINS

DÉPÔT GÉNÉRAL :
Petits Docks du Commerce
12, rue Confort, 12
LYON

PRIX DES BOITES

500 grammes . . .	8' »	125 grammes . . .	2' 50
250 — . . .	4 50	50 — . . .	1. »

VICTOR DUPRÉ

69, Rue Tronchet, LYON

Fabrique d'Abat-Jour. — Pose de Cordes
Fournitures de Lames et Bâtons

Réparations à prix réduits

GRAND DÉPÔT DE STORES

Ordinaires et fantaisie.

ABAT-JOUR D'OCCASION A VENDRE

Prix exceptionnels de bon marché.

A la Grande Maison

DE PARIS

Exposition universelle 1889

MEDAILLE D'OR

La plus haute récompense.

Succursale de LYON

4, PLACE DES JACOBINS, 4

(Entrée unique sous la Véranda)

Exposition universelle 1889

MÉDAILLE D'OR

La plus haute récompense.

HABILLEMENTS, CHAPELLERIE, LINGERIE

[Bonneterie pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants]

VÊTEMENTS SUR MESURE



REMÈDE POUDRE D'ABYSSINIE

d'EXIBARD, à PARIS

Toux, Oppression, ASTHME, Bronchite, Catarrhe.

25 ans de succès, 3 Médailles d'or

La boîte 5 fr., la 1/2 boîte 3 fr. — DÉPOT: Dans toutes les Pharmacies.

PLANTES D'APPARTEMENTS

Le Régénérateur des plantes, engrais chimique concentré, pour l'alimentation des plantes à fleurs et feuillage ornemental. La végétation produite par l'usage de cette solution fertilisante est prodigieuse. Non seulement il donne aux plantes un aspect splendide, une floraison et une feuillaison étonnantes, mais encore il remet en état les plantes malades ou négligées. Aux fleurs coupées, il donne une longue durée et un éclat incomparable en mettant une pincée de cet engrais dans l'eau.

Prix de la Boîte avec notice, 1 fr. 25.

DÉPOT GÉNÉRAL: Aux Petits Docks du Commerce
12, rue Confort, LYON

Elixir, Pâte et Poudre

DENTIFRICES

Eugène BONNARIC

EN VENTE: chez tous les Coiffeurs-Parfumeurs.

La maison de banque **CAMAU & C^{IE}** 18, r. Labruyère, PARIS.
Achète et vend au comptant toutes valeurs françaises et étrangères,
cotées et non cotées ou dépréciées.

Renseignements financiers confidentiels fournis gratuitement.

N. B. — On demande des correspondants très sérieux.

SERVICE D'ÉTÉ

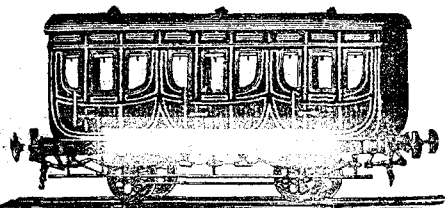
VIENT DE PARAÎTRE

SERVICE D'ÉTÉ

L'INDICATEUR DES CHEMINS DE FER

de Paris à Lyon et à la Méditerranée, de l'Est de Lyon,
de l'Ouest-Lyonnais et de Lyon à Trévoux.

LE WAGON



Contenant le service de toutes les correspondances avec les gares de ces diverses lignes.
Le prix des billets simples et aller et retour.

Prix: 30 centimes; franco par la poste: 35 centimes.

EN VENTE

A l'Agence Fournier, 14, rue Confort, Lyon
et dans ses succursales de
St-Etienne, Grenoble, Mâcon, Dijon et Valence
Dans les Gares, Librairies et Marchands de Journaux.

POUDRE PRIVAT

dite **VERMIFUGE ROSE**, marque
Eléphant, souveraine contre vers et con-
vulsions. Prix: 30 centimes.

DÉPOT A LYON: Pharmacie du Ser-
pent, 32, rue Lanterne, et Françon,
12, place Bellecour.

ABONNEMENTS

Sans frais

A TOUS LES JOURNAUX

Français & Étrangers

S'adresser à l'Agence

V. FOURNIER

Rue Confort 14, à l'entresol

LYON